

## Introduction

Rassembler l'histoire de la papauté en un ouvrage représente un défi en soi, tant l'institution a structuré intellectuellement, moralement, juridiquement ou encore politiquement les sociétés occidentales depuis 1 500 ans. À bien y regarder, et la lecture du présent ouvrage compte bien le rappeler, le pouvoir papal laisse sa trace partout, ce qui a tendance à faire oublier la déchristianisation progressive de la société.

Si la papauté est le système de gouvernement qui a pour chef le pape, évêque de Rome, raconter son histoire politique permet non seulement d'apprécier les croyances et valeurs actuelles d'1,4 milliard de fidèles catholiques, mais également de déchiffrer notre société moderne et les rapports à Dieu, au corps, au sexe, à l'argent de nos contemporains ainsi que mieux saisir les enjeux géopolitiques. C'est aussi pour apprécier l'élaboration de l'État en Occident et le développement du capitalisme, intimement liés à son histoire. Pour être un citoyen avisé, mieux vaut connaître les tenants et aboutissants de l'histoire tumultueuse et pleine de vicissitudes passionnantes de la papauté. Elle a, en effet, participé à produire le pire – Inquisition, guerres de religions, antisémitisme... – comme le meilleur – François d'Assise (vers 1181-1226), l'aide caritative, l'université, les hôpitaux, la musique, la littérature et peinture religieuses, l'architecture... L'enjeu est bien de permettre de comprendre la matrice papale afin d'éviter les contre sens, les préjugés et de donner une autre paire de lunettes pour saisir les logiques, les mécanismes, les tendances dans leur complexité de l'histoire de la papauté, et de son chef suprême : l'évêque de Rome. Bref, au prisme de la papauté, c'est décrypter l'histoire politique et religieuse de l'humanité.

L'arrivée du pape\*<sup>1</sup> François élu le 13 mars 2013 change la donne pour les fidèles et aussi pour les non croyants. En modifiant le style, en proposant une nouvelle manière de gouverner l'Église catholique romaine, en invitant à un retour au message évangélique pour vivre sa foi dans la société, le pape\* François non seulement étonne les observateurs mais aussi surprend toutes les opinions publiques. En effet, il ne fait pas que changer l'image de l'Église, il veut aussi l'ajuster aux sociétés modernes libérales au prisme d'une inter-

1. L'astérisque \* signifie que le terme est défini en fin d'ouvrage dans le Glossaire. Concernant le mot « pape », les astérisques ne seront présents que pour l'introduction.

prétation du message évangélique. Mais François décède le 21 avril 2025, un lundi de Pâques, Léon XIV lui succède le 8 mai 2025. Mais quelle est sa réelle marge de manœuvre? Que peut-il faire concrètement? Répondre à ces questions suppose de repérer et de comprendre les étapes de l'histoire de la plus vieille institution humaine présente aujourd'hui dans tous les coins du monde. Saisir l'histoire de la papauté, c'est ainsi avoir accès à l'Homme au cœur des États... dans tous ses états.

## Comment expliquer la présence actuelle et universelle de la papauté au XXI<sup>e</sup> siècle?

Dès lors comment expliquer le fait que l'institution qu'est la papauté ait à ce jour connu le plus long et universel exercice du pouvoir à l'échelle de l'histoire humaine? C'est avec une grille de lecture historique, philosophique et anthropologique que nous l'abordons (Bobineau, 2005, 2015, 2022).

Dans le cadre de cet ouvrage, il n'est pas question de proposer une énième réflexion sur l'Église catholique, sur ses structures efficaces ou dysfonctionnantes, sur ses membres de moins en moins nombreux ou la crise des vocations dans la modernité politique, libérale et individualiste. Il ne s'agit pas de s'attarder sur la désinstitutionnalisation grandissante observable dans nos sociétés démocratiques ou sur l'absence de culture religieuse des jeunes générations, ou encore de proposer une analyse des difficultés de gouvernance que rencontre l'Église catholique.

Notre propos est tout autre : il a sa source dans une interrogation posée par un ancien responsable politique, syndicaliste athée, animateur d'une organisation d'extrême gauche, trotskyste, qui nous demande, alors que nous lui présentons le fruit de précédents travaux : comment cela se fait-il que la papauté soit la dernière véritable Internationale opérationnelle et toujours en vie? Étonnant, pour ne pas dire fascinant pour cet ancien partisan de l'Internationale, de se dire que tous les dimanches de l'année et à travers le monde entier, autant de personnes sont appelées et exhortées par un centre politique et spirituel, la Cité éternelle, à participer à une célébration, la messe, dont la structure (ouverture avec demande de pardon, liturgie de la parole, eucharistie, envoi) et les contenus (lecture de textes de l'Ancien et du Nouveau Testaments) sont scrupuleusement identiques? Quelle autre institution peut se prévaloir de cela aujourd'hui sur toute la planète Terre? Au fond, le questionnement est celui du pouvoir et de l'Église. Augustin, déjà, posait cette question dans la *Cité de Dieu* en ces termes, au début du livre V : *comment faire tenir ensemble le principe de gouvernement, le pouvoir politique et le « don de Dieu », qui « seul a le pouvoir de rendre heureux les hommes »?*

S'il s'agit d'apprécier ce questionnement au prisme de l'Église catholique romaine, que recouvre précisément cette dernière expression ?

## L'Église catholique romaine

Tout d'abord, la qualification adjectivale « catholique romaine » ne veut pas dire « catholique » au sens des Pères de l'Église. Chez ces premiers auteurs, l'épithète « catholique » revêt en effet son sens grec « universel » : par-delà les cultures, les ethnies. C'est du moins le sens de son premier emploi selon les historiens dans la *Lettre d'Ignace d'Antioche aux Smyrniotes* : « Là où apparaît l'évêque, que soit la communauté, de même là où est le Christ Jésus, là est l'Église catholique ». L'Église catholique est, par conséquent, là où sont ceux qui reconnaissent la messianité du Christ. Au milieu du IV<sup>e</sup> siècle, Cyrille de Jérusalem systématise et entérine cet usage dans ses *Catéchèses* qu'il destine aux candidats au baptême : il y affirme que l'Église est catholique parce qu'elle enseigne tous les dogmes nécessaires à tous les hommes, par-delà les ethnies, les statuts et les particularismes. Cette universalité, affichée dès les premiers temps du christianisme, ne résiste pas aux différentes ruptures qui soustraient au fil des siècles de nombreux chrétiens à l'autorité de l'évêque de Rome. Le schisme oriental en 1054 et les réformes protestantes du XVI<sup>e</sup> siècle sont les plus grandes déchirures ayant affecté le christianisme, mais non les seules. D'ailleurs, les Églises qui en sont issues n'ont pas renoncé à l'épithète « catholique » car elles se considèrent fidèles à la doctrine enseignée par l'Église des origines.

## L'évêque de Rome, le pape\*

C'est pourquoi, la qualification adjectivale « catholique romaine » désigne bien l'objet d'étude : l'Église où l'épithète « romain » qualifie l'Église catholique qui va rester jusqu'à aujourd'hui sous l'autorité d'un évêque parmi d'autres, celui de Rome, le pape\*. Son statut, son prestige et son ascension vont se faire très progressivement, en générant des soubresauts, des divisions au sein des Églises chrétiennes et des sociétés, mais aussi des alliances entre le politique et le spirituel. Soubresauts et tensions, à commencer par l'imposition du terme « pape\* » lui-même. À l'origine, le terme vient du grec et signifie « papa », désignation affectueuse que l'enfant donne à son père. Le terme pape\* exprime la paternité spirituelle et spécialement celle des évêques les plus influents, en Orient comme en Occident. Il figure dans l'adresse de plusieurs lettres destinées à Cyprien, évêque de Carthage de 248 à 258, ou encore dans les salutations adressées par le concile d'Arles en 314 à l'évêque de Rome Silvestre, qualifié de *glorissimus papa*. L'appellation devient plus fréquente par la suite, surtout à partir de Damase, pape\* de 381 à 384, tandis que le mot perd peu à peu ses impli-

cations personnelles pour désigner la fonction politique. Si les chrétiens d'Orient l'utilisent pour désigner leurs évêques, le pape\* Sirice (384-399), successeur de Damase, veut s'en voir réserver le titre en tant qu'évêque de Rome en Occident. Sous son pontificat, le mot, de plus en plus dépouillé de sa charge originelle affective, commence à indiquer une fonction pastorale et politique, celle de l'évêque de Rome. Pour preuve, les dédicaces officielles sous Sirice : lors de cérémonies, notamment de réconciliation de pénitents, Sirice est salué comme le *beatissimus Papa*.

## Une histoire politique de la papauté

La question du pouvoir catholique romain est donc aussi celle du pouvoir de la personne du pape\*, questionnement difficile s'il en est, d'une ampleur considérable pour l'historien, le politiste, le philosophe et le sociologue.

Difficile question que celle du pouvoir de l'institution catholique romaine, tout d'abord. Il convient de savoir prendre de la distance avec les *a priori* favorables et défavorables quant à une institution qui fait toujours parler d'elle aujourd'hui sur fond de polémiques. Il demeure de multiples préjugés et passions, mais aussi de l'indifférence, dont il s'agit de se départir, pour traiter la question du pouvoir et de l'Église. Difficile question, qui plus est, car les acteurs catholiques reconnaissent peu, ou ont du mal à reconnaître qu'ils sont pris dans des logiques de pouvoir – ou qu'ils élaborent des stratégies de conquête du pouvoir. Ils arguent qu'ils servent les autres : ils mettent en avant un altruisme désintéressé, dénué, selon eux, de pouvoir. Ou ils déploient leur sens de l'altérité en se référant et s'inspirant de l'Esprit Saint, pour reprendre leur vocable, Esprit Saint qui par définition n'a pas à faire avec la question du pouvoir.

Question d'une ampleur considérable que celle du pouvoir et de l'Église, ensuite, car cela suppose de s'intéresser au pouvoir dans l'Église et au pouvoir de l'Église, les influences, les pressions et contraintes pesant sur le pape\* ainsi que son pouvoir concret, ses discours, ses décisions, ses stratégies, sa théologie et son ecclésiologie. Dès lors, une multitude de travaux émanant de différentes disciplines peuvent s'y rattacher.

Dans cette optique, la question est *politique*, au moins à deux niveaux. Au niveau interne, quelle est la distribution du pouvoir entre les acteurs ? *Quid* du pouvoir des clercs et des laïcs\* *ad intra*<sup>2</sup> au sein de leur institu-

2. Les expressions *ad intra* et *ad extra* sont employées par le cardinal Suenens (1904-1996), archevêque de Malines-Bruxelles, dans sa note préliminaire adressée au pape Jean XXIII en mars 1962, lequel est à la recherche d'un plan d'ensemble pour le concile de Vatican II (1962-1965). Cette note propose un schéma qui se divise en deux : *Ecclesia ad intra* (« l'Église tournée vers l'intérieur ») et *Ecclesia ad extra* (« l'Église tournée vers l'extérieur »). Le cardinal belge écrit : « L'annonce du Concile a fait naître de très grandes espérances auprès des fidèles et aussi dans le monde. C'est à cette double attente qu'il doit répondre : de là, nous semble-t-il, la nécessité de traiter au Concile une double

tion? *Ad extra*, au niveau externe, elle concerne le pouvoir d'une instance, l'institution « Église catholique romaine » incarnée par l'évêque de Rome, jouant un rôle important aussi bien au sein des États qu'au niveau international. La question est aussi *historique* parce que l'Église – ou doit-on dire les Églises catholiques? – est multimillénaire et se déploie au fil de 20 siècles selon les temps et contextes. Son pouvoir varie, se développe, fait l'objet de contestations en interne et en externe, il ne cesse d'évoluer : la perspective est donc profonde et complexe.

Le sujet se traite aussi d'un point de vue *géographique* au sens où il se présente sur tous les continents et dans chaque pays aujourd'hui, après avoir découpé le monde en diocèses et paroisses. La question est *sociologique*, puisqu'elle renvoie, entre autres, à celle de l'appartenance et de la croyance catholiques, qui influencent, parfois déterminent, voire structurent des comportements, des attitudes, pratiques et opinions individuelles mais aussi des postures, des valeurs, des actions au sein de groupes intra nationaux ou de sociétés tout entières. *Anthropologique*, de même, car la question du pouvoir de l'Église catholique à l'échelle universelle repose en la reconduisant selon les époques, sur une conception de l'homme et de l'humanité par rapport au divin, à l'invisible, mais aussi par rapport à l'homme lui-même. *Philosophique*, enfin dans la mesure où se questionner sur la relation entre le pouvoir et une institution qui véhicule une philosophie – des philosophies? – et diffuse une spiritualité – des spiritualités? – amène à réfléchir sur la vérité, le croire, la liberté – de conscience en particulier. C'est, en outre, réfléchir sur la justice, l'agir individuel et collectif, le savoir et son élaboration, l'être humain, l'essence et la forme des relations humaines, bref à interroger la vie et la mort ici-bas et dans... l'au-delà.

## La papauté comme pouvoir politique

Cet ouvrage se donne donc pour ambition de retranscrire dans sa complexité 1 500 ans d'évolution du pouvoir papal tout en appréciant sa genèse depuis la mort de Jésus, s'arrêtant sur les principaux moments de son histoire et la manière dont ils font évoluer l'institution jusqu'à aujourd'hui. Ce parcours se fonde sur une thèse centrale quant à la problématique du pouvoir de la papauté. Elle est la suivante : l'Église développe et déplie une identité propre fondée sur une conception dialogique du pouvoir entre une intention, l'agapè, et une organisation sociale centralisée et centralisatrice, l'appareil politique romain tout en s'imprégnant du « monde », de

---

série de questions. Une première série porterait sur l'Église *ad extra*, c'est-à-dire sur l'Église face au monde d'aujourd'hui. Une deuxième série porterait sur l'Église *ad intra*, c'est-à-dire sur l'Église en elle-même, en vue d'ailleurs d'aider celle-ci, à mieux répondre à sa mission dans le monde. » Cette division bipolaire exerce une influence directe sur le discours-programme que prononce Jean XXIII, le 11 septembre 1962, un mois avant l'ouverture du concile (Suenens, 1991, p. 66-69).

son environnement. Autrement dit, si l'institution catholique romaine et son environnement se cofaçonnent, l'Église catholique romaine se singularise et s'autonomise à partir d'un centre en articulant de façon originale deux anthropologies – celles de l'agapè et de l'appareil politique centralisateur – qui la constituent et l'instituent différente des autres organisations religieuses dans l'histoire (Bobineau, 2005, 2015).

Cela demande un second prérequis : parvenir à saisir et comprendre cette originalité constitutive et anthropologique du pouvoir dans l'Église dirigée par le pape\* pour donner une compréhension du déploiement de son pouvoir multiséculaire sur le monde. La conception originale du pouvoir dans l'Église catholique romaine, tout en intégrant facteurs exogènes et contextes internes, permet en effet de saisir le pouvoir de l'Église catholique romaine sur et dans le monde. Tout ceci s'opère dans son histoire à partir de la dialogie entre l'agapè et l'appareil politique centralisé à Rome.

Par conséquent, le présent ouvrage brosse un portrait de la papauté partant des origines de la religion chrétienne et de ses ruptures avec le message hébraïque jusqu'à l'incarnation actuelle depuis l'élection de François et ses problématiques contemporaines, de gestion du pouvoir depuis la curie romaine jusqu'aux extrémités du monde (Bobineau, 2015, 2022).

## Le déploiement historique de la papauté

Pour comprendre et analyser cette évolution, le livre suivra notamment une définition du politique donnée par Claude Lefort. Elle ramasse les dimensions du politique en une formule dans ses *Essais sur le politique* : une « mise en sens, mise en forme et mise en scène de la coexistence humaine » (Lefort, 1986, p. 20).

Ainsi, une première partie s'attachera-t-elle à rapporter la mise en sens de la papauté de son origine à la réforme grégorienne. Mise en sens tout d'abord, autour de l'an 500. Contrairement à l'Islam, les chrétiens d'Orient et d'Occident vont débattre pendant 400 ans sur la question de « qui est Dieu ? ». Les théologiens s'affrontent : est-il Dieu quand il naît ? Quand il satisfait ses besoins naturels ? Quand il est mort ? Ou n'est-il Dieu que lors de la transfiguration, en compagnie d'Élie et de Moïse ? Pour les théologiens et les philosophes chrétiens, c'est la question du sens, de savoir « en qui croyons-nous ? ». Or, le sens, c'est trois dimensions étroitement liées : l'orientation – dans quel sens allons-nous ? –, mais aussi la signification – qu'est-ce cela que veut dire ? – et l'incarnation – les cinq sens de la sensation/sensibilité. L'Église va passer 300 ans à se demander : où allons-nous ? Où Dieu nous emmène-t-il ? Que signifie Dieu ? Quelles sont ses composantes ? Est-ce que Dieu s'est véritablement incarné ? Ces débats mènent à beaucoup de schismes, l'affaire est tranchée en 451 au concile de

Chalcédoine où théologiens et évêques – étymologiquement « veillant sur » et « surveillant » – : Jésus est « vrai Dieu et en même temps vrai homme ». Point final.

Un philosophe, Marcel Gauchet (*Le désenchantement du monde*, 1985) explique que lorsque les théologiens chrétiens et romains fondent le dogme de l'incarnation et de la trinité autour de 500, *c'est la religion de la fin de la religion*. Jusqu'à Chalcédoine, la religion est une structure où Dieu est supérieur. En effet, dans la culture sémite, il y a trois niveaux dans l'univers : le ciel, la terre et les enfers et Dieu est là-haut et l'humanité est en dessous. L'enjeu est donc de rejoindre le créateur et d'éviter de tomber dans les enfers. Or, avec le dogme de l'incarnation, « Jésus vrai Dieu et vrai homme », cette nature divino-humaine dignifie en quelque sorte l'homme qui n'est plus simplement une « créature » de Dieu, mais également appelé à la suite de Jésus à être divinisé. Voilà qui change le statut de la créature humaine appelée elle-aussi à créer, à vivre pleinement à l'image de celui qui a vaincu la mort : Jésus, ou l'Homme-Dieu.

Durant cinq siècles, les germes théologiques fondent donc un nouveau rapport à Dieu et au divin. Concomitamment, une institution est en train de se construire. Elle se veut représentante sur Terre à Rome de ce nouveau rapport au divin avec à sa tête un évêque : la papauté se substituant à l'empire romain disparu. Dès lors, cette première partie sera composée de trois chapitres. « Les débuts du christianisme, entre ruptures avec le judaïsme et héritages gréco-latins » (chapitre I), « Une progressive politisation. De l'institutionnalisation aux luttes de pouvoir » (chapitre II), « L'Église d'Orient contre l'Église d'Occident, une lutte acharnée et forte en rebondissements » (chapitre III).

Ensuite, une deuxième partie traitera de la mise en forme de la papauté. Mise en forme, car il existe un développement de structures, de normes et de règles juridiques qui ont pour visée de gérer l'agencement des rapports entre les différents membres de la société et ses rapports avec le monde divin, tout ceci faisant l'objet d'un encadrement normatif synthétisé par le droit canon et son invention au XII<sup>e</sup> siècle. L'enjeu de la réforme grégorienne est de sortir la papauté de la main du pouvoir temporel – seigneuries, rois et empereurs – selon une logique de libération de l'Église et de séparation avec le monde païen, matériel et corrompu que constitue à l'époque le pouvoir féodal.

C'est la consécration normative et juridique de l'avènement de la papauté comme domination universelle – *dominium* – avant d'être remise en cause en profondeur au XVI<sup>e</sup> siècle. Cette partie est émaillée de trois chapitres : « La réforme grégorienne » (chapitre IV), « Le développement artistique, théologique, intellectuel et universitaire de la papauté » (chapitre V), « La papauté en péril, oppositions, divisions internes et diabolisation » (chapitre VI).

Une troisième partie sera accordée à la mise en scène de la papauté. Mise en scène, car le mode de transmission du pouvoir induit un ensemble de représentations, de « mille signes » de « quasi-représentation de lui-même » au travers desquels le pouvoir politique papal se rend visible et présent auprès de tous ses sujets... et de tous les autres. C'est la création par la papauté de la civilisation paroissiale. Pourquoi? Parce qu'en 1517, le moine luthérien Martin Luther remet en question, non seulement des points fondamentaux de la théologie chrétienne, non seulement une conception de la sainteté et des rites pratiqués, mais aussi et avant-tout les fondements politiques, juridiques et scripturaires de la domination universelle de la papauté centralisée à Rome. C'est toute la hiérarchie depuis le pape\*, jusqu'aux prêtres dans les paroisses, c'est l'ensemble de ceux qui encadrent les troupes de fidèles qui se voient en ses principes et ses motivations bouleversés. *Sola scriptura* – seule l'écriture –, *sola fides* – seule la foi –, *sola gracia* – seule la grâce –, ce triptyque lexical sape les fondements du système papal de contrôle des consciences collectives et individuelles. En bref, le croyant n'a plus besoin de la papauté pour accéder à son Dieu. Luther délégitime toute la mise en sens et la mise en forme de la papauté. Comment la papauté va-t-elle réagir? C'est la contre-réforme, le concile de Trente (1545-1563). L'empire papal contre-attaque. Comment? Trois dispositifs ont pour finalité de contrecarrer le protestantisme.

Le premier dispositif est l'instauration du curé de paroisse, formé dans les séminaires, véritable contrôleur et formateur des consciences individuelles et collectives de la base croyante.

Deuxième dispositif : l'instauration unique à l'échelle de l'histoire des religions, selon Max Weber, du confessionnal. Authentique espace-temps matérialisé de la surveillance des actes et activités des fidèles, le confessionnal va opérer aussi bien comme un instrument de culpabilisation que de « l'examen de soi » (Michel Foucault) par le catholique au cœur de la « civilisation paroissiale » (Yves Lambert).

Troisième dispositif : une armée de lutteurs dont l'objectif est la formation des consciences et le contrôle des pratiques et des représentations du monde : la compagnie de Jésus, les Jésuites. Cette civilisation après la reconquête du monde occidental rencontre de plein fouet les révolutions et les idéologies de la modernité (libéralisme, socialisme, communisme, modernisme, fascisme, nazisme et bien d'autres encore) qu'elle a peu ou prou contribué à engendrer indirectement. C'est l'entrée en crise de la papauté durant la modernité. Cette troisième partie se décline au fil de trois chapitres : « La construction du Vatican, renouveau artistique et naissance du protestantisme » (chapitre VII), « Le siècle de reconquête papale suivi de la montée de nouveaux périls internes et externes » (chapitre VIII), « La papauté face aux idéologies issues de la modernité des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles » (chapitre IX).

Enfin, une dernière partie reviendra sur la mise en péril de la papauté. La seconde guerre mondiale est un choc pour cette dernière, qui n'a pas été claire dans l'espace public à l'égard du nazisme. *A contrario*, l'opposition au stalinisme constituera sa *direction* diplomatique et géopolitique fondatrice refusant tout compromis avec la tradition marxiste jusqu'à condamner la théologie de la libération en Amérique du Sud. C'est l'épreuve de la modernité libérale, individualiste et matérialiste qui la contraint à un *aggiornamento* : c'est le concile Vatican II (1962-1965). Cette mise à jour historique après le concile de Vatican I, conservateur, est considérée par les observateurs de l'époque comme une ouverture au monde et une modernisation de l'Église catholique romaine. Les papes\* Jean XXIII et Paul VI tenteront, avec plus ou moins de succès, quitte à créer de vives oppositions, d'encadrer cet *updating*. Paul VI échouera en promulguant le 25 juillet 1968 l'*Humane Vitae* ou « De la vie humaine » sur le « mariage et la régulation des naissances ». La prise de position à l'époque de l'évêque de Rome, d'ailleurs contraire au vote de la commission des théologiens statuant sur la contraception, autorisant le recours aux moyens non-naturels de contraception, stoppe net le rapprochement opéré avec l'opinion publique et beaucoup de fidèles qui avaient salué le concile Vatican II. Cette incompréhension marque un tournant de la papauté dans le contrôle des consciences individuelles : elle s'intéresse plus à ce qui doit se passer dans la chambre à coucher qu'à ce qui se passe dans la société.

Après un règne de 33 jours de Jean-Paul I<sup>er</sup> sur lequel il conviendra de revenir, Jean-Paul II inaugure un nouveau temps de la papauté : le pape\* comme curé du monde. Figure morale, figure de référence à l'échelle mondiale pour les croyants et certains incroyants, le curé du monde devient le héraut porteur de sens, d'autant plus que la société moderne, incertaine et complexe, est en quête de sens. À sa manière, Benoît XVI, s'instituera comme curé du monde en prenant très au sérieux le scandale de la pédophilie des prêtres et religieux, en faisant une révolution juridique : les affaires internes en matière sexuelle et morale ne relèvent plus seulement du droit canon mais de la justice des États.

Son successeur, le pape\* François, élargit les horizons au moins dans trois perspectives. La première, il provient de la périphérie argentine, de l'Amérique du Sud marquée par les problématiques sociales et d'injustice. La deuxième, il ouvre, en tant que pape\*, l'Église catholique romaine et ses membres à l'écologie et la compréhension de la destruction que l'humanité opère à la fois sur la nature et sur elle-même. La troisième et essentielle, c'est la première fois qu'un pape\* pousse à l'extrême la critique de l'institution politique et spirituelle qu'il dirige, il produit un discours anti-clérical condamnant le pouvoir de ceux qui depuis la curie romaine veulent contrôler les fidèles.

Ce pape aussi étonnant que parfois détonnant pour l'observateur et le fidèle, sur lequel il s'agira de revenir, décède le 21 avril 2025, au lendemain

de Pâques. Robert Francis Prevost, prélat catholique américano-péruvien, élu pape le 8 mai 2025, le remplace sur le siège pétrinien sous le nom de Léon XIV. En qualité d'évêque de Rome, il est le 267<sup>e</sup> pape de l'Église catholique ainsi que le chef d'État du Vatican.

Comme ses prédécesseurs, le pape américano-péruvien proposera le salut à l'humanité en tant que chef suprême de l'Église catholique romaine alors qu'elle est en pleine mutation – révolution écologique, révolution numérique... – et connaît des bouleversements géopolitiques considérables : guerre entre la Russie et l'Ukraine, guerre Israël-Gaza sur la toile de fond du conflit israélo-palestinien, guerre civile au Soudan, conflit Inde-Pakistan. Deux chapitres structurent cette dernière partie : « De 1945 à la grande rupture de Vatican II. Apocalypse de la papauté? » (chapitre x) et « Les papes\* comme curés du monde » (chapitre xi).

Au terme de cette histoire pontificale plurimillénaire, c'est notre histoire et notre temps qui deviennent compréhensibles. C'est un parcours de l'Occident mais aussi du monde, où se croisent le divin, le pouvoir, la vie sociale, les rites, les arts, la culture, guerre et paix, sur fond de géopolitique avec pour finalité le salut de l'humanité.